





VOYAGE  
EN ESPAGNE  
ET  
ALGERIE



BOUCHER  
DE PERTHES



B.R. Madrid  
34586

PARIS 1859



A-1815

R  
85026



VOYAGE  
EN ESPAGNE

ET

EN ALGÉRIE,

EN 1833,

PAR

M. HOUCHER DE PERTHES.

PARIS,

TREUTTEL et WURTZ, Libraires, Dumoulin, Quai de  
rue de Lille, 49. tins, 43.  
DERACHE, rue du Bouloy, 7, au Vor Didron, rue St-D  
premier. St-Germain, 23.

1859.



**VOYAGE**  
**EN ESPAGNE**

**ET EN ALGÉRIE.**

1855.

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

- NOUVELLES, 1 vol. in-12.  
ROMANCES, LÉGENDES ET BALLADES, 1 vol. in-12.  
CHANTS ARMORICAINS OU SOUVENIRS DE BASSE-BRETAGNE, 1 vol. in-12.  
OPINION DE M. CRISTOPHE, 1<sup>re</sup> partie. Sur la Liberté du commerce.  
OPINION DE M. CRISTOPHE, 2<sup>e</sup> partie, suivi de son Voyage commercial et philosophique.  
OPINION DE M. CRISTOPHE, 3<sup>e</sup> partie. M. Cristophe à la préfecture.  
OPINION DE M. CRISTOPHE, 4<sup>e</sup> et dernière partie. Le dernier jour d'un homme.  
Ces quatre parties forment ensemble un fort vol. in-12.  
SATIRES, CONTES ET CHANSONNETTES, 1 vol. in-12.  
PETIT GLOSSAIRE, ESQUISSES DE MŒURS ADMINISTRATIVES, 2 vol. in-12.  
DE LA CRÉATION, ESSAI SUR L'ORIGINE ET LA PROGRESSION DES ÊTRES, 5 vol. in-12.  
PETITES SOLUTIONS DES GRANDS MOTS, 1 vol. in-12.  
ANTIQUITÉS CELTIQUES ET ANTÉDILUVIENNES, avec 406 planches représentant 2000 figures, 2 fort vol. in-8<sup>o</sup>.  
HOMMES ET CHOSES, 4 vol. in-12.  
SUJETS DRAMATIQUES, 2 vol. in-12.  
EMMA OU QUELQUES LETTRES DE FEMME, 1 vol. in-12.  
VOYAGE A CONSTANTINOPLE, 2 vol. in-12.  
VOYAGE EN DANEMARCK, EN SUÈDE, ETC., 1 vol. in-12.  
VOYAGE EN ESPAGNE ET EN ALGÉRIE, 1 vol. in-12.

### SOUS PRESSE :

VOYAGE EN RUSSIE, 1 vol. in-12.

*Ces divers Ouvrages se trouvent :*

- A PARIS, chez TREUTTEL et WURTZ, libraires, rue de Lille, 49.  
— — — — chez DERACHE, libraire, rue du Bouloy, 7, au premier.  
— — — — chez DUMOULIN, Quai des Augustins, 43.  
— — — — chez V. DIDRON, rue St-Dominique-St-Germain, 23.  
A ABBEVILLE, chez P. BRIEZ, imprimeur, et chez tous les Libraires.

**VOYAGE**  
**EN ESPAGNE**

ET

**EN ALGÉRIE,**

EN 1855,

PAR

**M. BOUCHER DE PERTHES.**



**PARIS,**

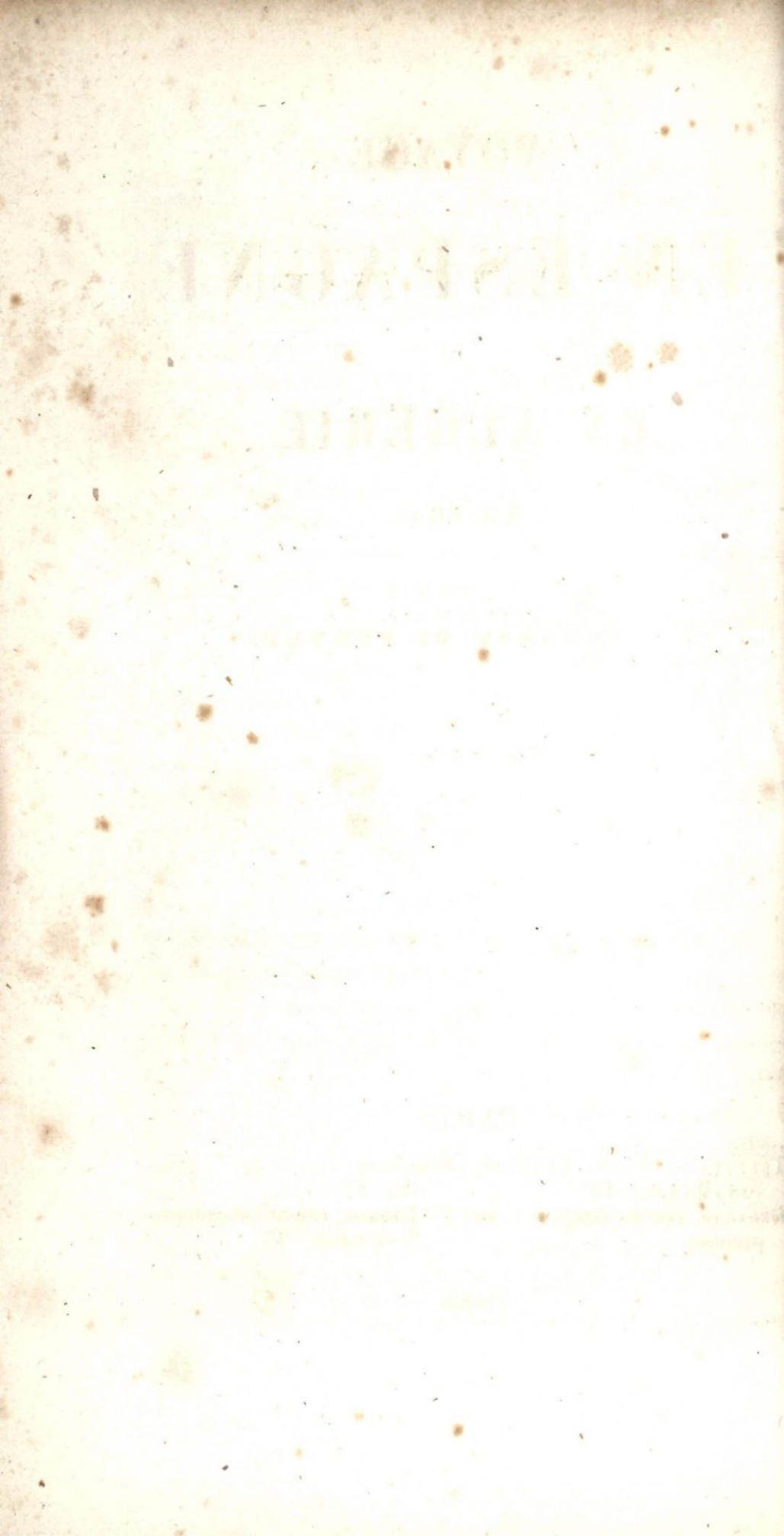
TREUTTEL et WURTZ, Libraires,  
rue de Lille, 49.

DERACHE, rue du Bouloy, 7, au  
premier.

DUMOULIN, Quai des Augus-  
tins, 43.

VOT DIDRON, rue St-Dominique-  
St-Germain, 23.

**1859.**



VOYAGE  
EN ESPAGNE  
ET EN ALGÉRIE.

1855.



CHAPITRE I<sup>er</sup>.

---

Le château de Rambures.

---

En 1853, revenant de la mer Noire, j'avais gagné Vienne en traversant la Bulgarie, les Principautés danubiennes et la Hongrie. Mon but, en prenant cette route, était moins de voir une ville que je connaissais de longue date, que d'y rencontrer mon excellent ami, le baron de Hammer, le savant auteur de l'*Histoire des Ottomans*, et de tant d'autres beaux écrits.

Il m'avait promis de me rendre ma visite à Abbeville: il tint parole et, le 16 août 1855, il était chez moi.

Abbeville est bientôt vu, quoiqu'il ait aussi sa bibliothèque, son musée, son collège, ses hospices, ses monuments, parmi lesquels on met en première ligne

Saint-Vulfran, sa cathédrale, qui n'a jamais été finie, mais dont la façade est une des plus riches en sculptures qui soient en France. Malheureusement, la nef menace ruine, et ceux qui veulent connaître ce curieux spécimen de l'art gothique, n'ont qu'à se hâter.

M. de Hammer qui, comme tous les grands écrivains, a le sentiment du beau, admira ce portail et, ainsi que nous, il regretta l'abandon qu'on en a fait. Il est en grande partie l'ouvrage des Anglais, et une souscription pour le sauver aurait peut-être du succès en Angleterre. Nos voisins, au prix de quelques milliers de livres, ne seraient nullement fâchés de nous donner cette petite leçon de conservation.

La bibliothèque possède une bible dont elle est fière, non sans raison. Sauvée à grand'peine du vandalisme révolutionnaire, elle provient de l'abbaye de Saint-Riquier, à laquelle elle avait été donnée par Charlemagne. C'est un in-folio en parchemin violet, orné de curieuses vignettes, et écrit tout entier en caractères d'or et d'argent.

Parmi les autographes, il en est de Louis XI, adressés aux échevins d'Abbeville qu'il nomme ses bons amis : il avait alors besoin d'eux. On peut voir ces étranges lettres dans le volume de 1836 des *Mémoires de la Société d'Émulation de la Somme*.

Une collection précieuse que possède aussi la bibliothèque, est celle des œuvres des graveurs d'Abbeville. On sait que, notamment pendant le xvii<sup>e</sup> siècle, cette ville a fourni une suite de graveurs qui ont acquis une juste célébrité. Mellan, Poilly, Daullé, Aliamet, Beauvarlet, Danzel, Dequevauviller, Levasseur, etc., étaient Abbevillois. On cite encore, parmi ses graveurs vivants, Augustin Bridoux, premier grand prix de Rome, et Emile Rousseau qui arrivera aussi au premier rang.

Abbeville a ses musées particuliers, que les étran-

gers, comme les habitants, sont toujours admis à visiter. La collection d'oiseaux de M. Duchesne de La Motte, celle de M. Baillon, sont très-riches. La serre de M. Foucques d'Émonville est véritablement féérique. J'en ai vu d'aussi grandes, mais je n'en ai pas rencontré de plus belle. Les étrangers veulent bien aussi venir chez moi; ils y voient quelques tableaux et une nombreuse collection de bahuts, de figures en bois, de bas-reliefs, de meubles du moyen-âge, enfin ma galerie d'instruments celtiques et antédiluviens (1).

Le temps que M. de Hammer pouvait donner à notre Picardie étant fort court, il fallait choisir dans nos environs ce qui méritait d'abord d'être vu. Mon choix ne fut pas douteux. Le 17, au matin, nous allâmes chercher ma nièce, Madame de Clermont-Tonnerre, à sa maison de Cambron, près Abbeville. De là, M. de Hammer, elle et moi, nous partîmes pour Rambures. J'avais écrit d'avance aux aimables propriétaires, M. le marquis et Madame la marquise de Fontenille, pour être sûr de les trouver, car si le château est bon à voir, les maîtres ne le sont pas moins.

Quoique d'Abbeville à Rambures il n'y ait que quatre lieues et une très-belle route, notre cocher ayant voulu prendre au plus court, se perdit si bien que nous revenions sur nos pas, quand un honnête campagnard nous avertit de notre erreur. Ce retard me contrariait fort, car on nous attendait à déjeuner, et l'attente est pour moi une souffrance telle que je me suis imposé la loi de l'exactitude; mais la bonne volonté des chevaux, qui tenaient aussi au déjeuner, nous fit regagner le temps perdu.

(1) Voir l'ouvrage de l'auteur intitulé: *Antiquités celtiques et antédiluviennes*, 2 volumes in-8°. Paris 1847.

M. de Hammer fut frappé de l'aspect imposant du château. Construit en 11 ou 1200, il a été réparé avec autant de soins que de savoir par le marquis qui y retrouve les souvenirs de son antique famille.

S'il a fallu approprier l'intérieur à nos habitudes de confortable, l'extérieur est resté absolument ce qu'il était, et quand on en approche, on s'étonne de ne pas entendre retentir le cor des tourelles, et paraître sur le pont les hommes d'armes la dague au poing.

On n'y trouve aujourd'hui que des domestiques polis qui, au nom du maître, vous introduisent sous un péristyle où vous ont conduit une vaste esplanade et les ponts-levis jetés sur les fossés. On en a fait écouler l'eau pour la remplacer par une belle pelouse moins sujette aux grenouilles et aux exhalaisons marécageuses, genre de défense qui pouvait contribuer à garantir la place des assiégeants, mais non les assiégés des moustiques et de la fièvre. La fidélité aux traditions n'a donc pas été jusque là. J'ai entendu, dans leur respect pour la couleur locale, des amateurs s'en plaindre : il est vrai qu'ils n'habitaient pas le château.

Dans ses murs de dix-huit pieds d'épaisseur on a fait de jolies chambres qui présentent toutes un point de vue différent, moins beau pourtant que ceux que l'on a des tours et de la galerie. Là, des vitraux de couleurs diverses, répandant leur teinte rouge, jaune, blanche, verte, sur le paysage, produisent une suite d'effets vraiment fantastiques : les uns font croire à un incendie ; les autres, au givre et à la neige et, malgré la chaleur, on se sent frissonner.

La vue s'étend à dix lieues au moins, et l'œil plane à la fois sur la Picardie et la Normandie. A nos pieds, sont des bosquets qui entourent un des côtés du château ; dans le lointain, des forêts. Partout des bourgs,

des villages, annoncent qu'on est ici dans la partie la plus fertile et la mieux peuplée de l'ancienne France.

Pour arriver à la plate-forme de la tour principale, il faut monter cent soixante-dix marches d'un escalier tournant, véritable chef-d'œuvre de maçonnerie, figurant un énorme limaçon, qui conduit du fond des souterrains à la cime de l'édifice.

Une descente plus large et faite en rampe, est destinée aux chevaux qu'on pouvait ainsi cacher dans le plus vaste de ces souterrains.

Au-dessous sont les cachots, dont on a fait des caves riches en excellents vins, et les oubliettes qui servent de glacière. On n'y jette plus de prisonniers, mais on en tire de fort bonnes glaces.

Je remarque avec étonnement que, sur quelques points de ces antiques prisons, se sont formées des stalactites, qu'on voit pendre des voûtes comme de celles des cavernes. Malheureusement, d'indiscrets visiteurs, pour emporter un échantillon du château, ont brisé une partie de ces curieuses concrétions.

Dans les appartements du premier étage sont de beaux meubles de la renaissance et des portraits très-précieux, parmi lesquels on distingue ceux des anciens seigneurs de Rambures. Le chartrier renferme des autographes du plus grand prix comme documents historiques, entre autres une lettre de Louis XVIII adressée au général Bonaparte, alors premier consul.

Dans le cabinet de la marquise sont des aquarelles, œuvres de la duchesse de Parme; cette princesse si remarquable par son savoir, sa grâce et son esprit. Nous y voyons aussi une charmante lithographie du duc de Bordeaux; le portrait du marquis de Juigné, père de Madame de Fontenille, et de très-beaux dessins, faits par elle, comme le portrait; car ce château,

si noblement hospitalier, est aussi le temple des arts.

Nous y avons trouvé Madame et Mademoiselle de Repning, que M. de Hammer avait connues à Vienne. Mademoiselle de Repning a une voix fort belle : la marquise est également très-bonne musicienne. Après la promenade, on fit de la musique. On voit que cette journée fût bien employée.

De retour à Abbeville, M. de Hammer voulut visiter notre salle de spectacle. Ce n'est ni Saint-Charles, de Naples, ni Covent-Garden, de Londres, ni l'Opéra : c'est tout bonnement une petite salle assez propre. En raison du voisinage, Paris nous envoie de temps en temps ses acteurs, et, ce soir-là, il y avait bon spectacle.

Je voulais conduire mon noble hôte à Boulogne, pour assister au débarquement de la reine d'Angleterre, qu'on y attendait le 19 août, mais il avait, à Paris, un rendez-vous pour ce même jour avec quelques membres de l'Institut. Esclave de ses engagements, il n'y pouvait manquer. Je fus donc, à mon grand regret, obligé de le laisser partir.

Je lui donnai rendez-vous au bal que Paris offrait à la reine. Depuis longtemps j'avais renoncé à ces fêtes, mais je ne voulais pas perdre un seul des instants que je pourrais passer avec mon aimable voyageur ; il fut donc convenu que nous nous retrouverions à ce bal, qui devait avoir lieu, le 23 août, à l'Hôtel-de-Ville.



## CHAPITRE II.

Boulogne-sur-Mer. — La reine d'Angleterre.

J'avais vu en 1844, la reine d'Angleterre venant au Tréport visiter Louis-Philippe. J'étais curieux d'assister à la contre-partie de cette scène historique.

Tout ce qui arrive est écrit, dit l'Arabe; mais si l'on avait prédit à la reine Victoria, quand elle embrassait, au Tréport, Louis-Philippe, roi, que dix ans après elle embrasserait, à Boulogne, Louis-Napoléon, empereur, ceci de la même joue et du même cœur, et, dans l'une et l'autre circonstance, aux applaudissements des deux nations, elle aurait probablement envoyé le prophète à Bedlam.

Le 19 août, jour annoncé pour le débarquement, je me lève à trois heures du matin, et à trois heures et demie j'étais à la gare, où de nombreux amateurs, poussés vers Boulogne par le même désir, attendaient l'heure du départ. On faisait queue au bureau des billets,

et quoi qu'on eût annoncé un convoi supplémentaire, bien des gens craignaient de ne pas partir.

Je parviens à me placer. J'ai pour voisin un employé du chemin de fer et, en face, un adolescent qui pouvait, si j'en juge à ses formes arrondies, être une adolescente, mais la curiosité est permise aux jeunes filles, et notre costume est un moyen plus sûr d'arriver.

Nous fûmes trois heures en route, au lieu d'une heure et demie qu'on met d'ordinaire; mais ce convoi s'arrêtait à toutes les stations. Partout, on se précipitait pour avoir des places, et le plus souvent on n'en trouvait pas. Alors il fallait voir le désespoir des malheureux laissés sur la route, notamment des femmes: on eut pu croire qu'on les abandonnait dans les déserts du Sahara, tant leurs lamentations étaient poignantes. On disait que la reine devait débarquer à neuf heures. En manquant ce convoi, on risquait d'arriver trop tard.

Nous étions sur la voie qu'elle devait suivre pour gagner Paris. Dans toutes les stations, les employés étaient en grande tenue, et chaque entrée de gare ressemblait à un reposoir: ce n'était que caisses d'orangers, pots de giroflées et guirlandes de roses, le tout entremêlé de drapeaux tricolores. Je n'en avais jamais tant vu.

A Étaples, je reconnus la Canche et la place où, surpris par la mer, je n'avais dû la vie qu'à la vigueur de mon cheval.

Je vois aussi la plage sablonneuse où je m'asseyais au soleil pour écrire mes premières impressions géologiques. Oui, dès cette époque, 1812, évoquant l'homme du déluge, je rêvais *l'archéo-géologie*.

Je retrouve ensuite ces dunes et cette plage qui précèdent Boulogne où, plus d'une fois, j'avais, avec mon vieil ami le général Gourgaud, alors simple lieutenant,

officier d'ordonnance, mis mon cheval au galop, pour suivre l'empereur pêle-mêle avec tant de personnages historiques, Ney, Lauriston, Vandamme, Duroc, Caulincourt, Rovigo, Decrès, Lemarois, etc., etc., et bien d'autres que la mort a frappés, sans oublier le mame-louck Roustan, depuis devenu légitimiste et marchand de cachemires.

Arrivé à Boulogne, j'admire l'arc-de-triomphe en style ogival, en bois, entièrement doré et entouré de massifs de fleurs. Il est sept heures ; le monde commence à circuler. Je rencontre à chaque pas des Abbevillois, mais pas un seul Boulonnais. Ils sont chez eux, ils savent que la reine, qui ne commande pas à la marée, ce qu'on ignore ailleurs, ne peut arriver avant midi, ils n'ont donc pas besoin de se lever de si bonne heure.

Je vais à l'extrémité de la jetée. En rade, sont trois vaisseaux de ligne anglais de cent à cent vingt canons, et six autres bâtiments de guerre à hélice ou à voiles. La mer est basse ; les baigneurs sont obligés d'aller la chercher au loin. Je suis à la place où j'avais vu, en 1811, périr avec cent dix personnes, un corsaire qui avait manqué la passe, et où je manquai rester moi-même, en essayant de lui porter secours.

Un bateau pêcheur, placé au bas de la jetée de gauche, a élevé sa voile comme pour la faire sécher, mais, en réalité, pour cacher la vue de la rade aux promeneurs que leur mauvaise étoile a conduits de ce côté, et les forcer à louer à haut prix un des canots qui sont amarrés là. La spéculation se fourre partout.

Je vais faire une visite au maire, M. Adam, très-affairé comme on peut le croire. M. Adam était maire de Boulogne lors du débarquement de Louis-Napoléon, et c'est lui-même qui le conduisit à la citadelle. Depuis, M. Adam avait donné sa démission. Lorsqu'arrivé au

pouvoir, Louis-Napoléon vint à Boulogne, M. Adam, pensant que sa présence lui rappellerait un souvenir peu agréable, ne se présenta pas avec le conseil municipal dont il était encore. Napoléon le fit appeler, et, quelque temps après, la mairie étant devenue vacante, il l'y nomma ; M. Adam était donc en ce moment chargé de faire à la reine et à l'empereur les honneurs de la ville. J'aime ce trait.

Je vois défilér plusieurs régiments. On leur donne ordre d'occuper les hauteurs qui bordent la côte vers le lieu dit *la Barraque de l'empereur*, et de s'y échelonner. Cette escalade au pas de course présentait un beau spectacle militaire.

Une tente ouverte et deux fauteuils avaient été préparés pour l'entrevue de la reine et de l'empereur, à vingt pas du point de débarquement. Autour étaient les ambassadeurs, le préfet, le sous-préfet, des officiers de toute arme et de toutes nations, le maire et les autorités locales qui avaient bien voulu m'admettre dans leurs rangs. Nous attendîmes longtemps sous un soleil brûlant, mais les accords de la musique militaire nous font prendre patience.

Ce qui nous occupait aussi, était la variété des costumes : les habits verts, brodés, dont on a décoré les administrations financières, y étaient en majorité. Les officiers anglais, en rouge, en gris, en bleu, en cuirasses, s'y faisaient remarquer par l'excentricité de leur tournure et surtout par des chapeaux, les plus étranges qui jamais aient coiffé tête humaine.

Bientôt une petite scène, une conspiration en miniature que je voyais depuis un instant s'organiser silencieusement, et cela au nez de toutes les autorités et de toutes les polices, attira mon attention. Les conjurées étaient deux femmes ; des hommes n'auraient jamais eu cette audace.

Près de la tente, à trois pas de la place où la reine doit s'asseoir en face de l'empereur, étaient deux cantinières appartenant à un des régiments échelonnés derrière l'enceinte; à leurs manières de chattes, aux regards qu'elles échangeaient entr'elles, à leurs allées et venues, je m'étais aperçu tout d'abord qu'un simple hasard ne les avait pas conduites là et qu'elles méditaient quelque chose. Mais quoi? Était-ce une supplique qu'elles voulaient présenter? Elles n'avaient à la main, ni à la ceinture, ni à leur chapeau, aucune espèce de papier.

Tout d'un coup le bruit se répand que la reine arrive et qu'elle va paraître. C'était une fausse alerte: mais nos deux femmes y furent prises. Croyant que l'instant de la mise en scène est venu, l'une d'elles se rapproche du fauteuil destiné à la reine, s'étend sur les marches de l'estrade près de l'endroit même où Sa Majesté devait poser le pied, et là gesticulant beaucoup, prétend qu'elle se trouve mal.

Sa figure contrastait avec son évanouissement: c'était une grande gaillarde, assez belle, aux yeux noirs, à la peau brune, et supérieurement découplée. La foule des fonctionnaires qui se pressait autour de la tente ne permettait qu'à ceux du premier rang de voir ce qui se passait. Les uns n'y prenaient pas garde; d'autres, croyant à ses grimaces, ne doutaient pas qu'elle ne fût malade.

De son côté, l'autre femme jouait son rôle; elle offrait de l'eau à sa compagne, mais son verre commençait à s'épuiser, et le verre d'eau était ici de rigueur. Sentant bien qu'elle s'était trop hâtée, elle allait et venait assez inquiète sur les suites, mais ne se décidant pas encore à emmener la soi-disant malade qui ne paraissait pas d'ailleurs disposée à s'en aller.

Le préfet, le comte de Tanlay, à côté de qui j'étais, de-

vina le premier où tendait cette comédie. Il faisait preuve en ceci de perspicacité : il n'en avait pas, comme moi, suivi l'exposition, et je ne lui en avais pas dit un mot. En étudiant les mouvements de ces femmes, j'avais fini par m'intéresser à leur œuvre. Elles l'avaient montée et conduite avec un vrai talent ; le succès en était assuré si un malheureux hasard ne venait pas déranger l'ingénieuse combinaison. Leur mise pittoresque et inconnue en Angleterre ne pouvait manquer d'attirer l'attention de la reine, et l'évanouissement devait la toucher. Or, calculez où cela conduisait l'habile cantinière : huit jours après, son nom retentissait d'un bout de l'Europe à l'autre et, deux mois plus tard, aux extrémités du monde. Sa lithographie tirée à plusieurs millions d'exemplaires couvrait les murailles et figurait dans toutes les revues illustrées, puis dans tous les almanachs. Dès-lors le fait appartenant à l'histoire, la poésie s'en emparaît ; l'Académie française le donnait pour sujet d'un poëme, et l'Académie de peinture pour celui d'un tableau : où en trouver un plus vaste et plus de circonstance ? Voyez-vous la reine et l'empereur, entourés de tous leurs officiers, penchés sur une jeune fille agonisante. Saisissez-vous ce contraste des costumes ; la riche parure de la reine à laquelle on aurait eu soin de mettre une couronne sur la tête, et la modeste tunique de la vierge militaire. Remarquez ce yacht encore au quai, ce trône, cet échappé de mer et la ville couverte de drapeaux. Quelle scène ! quelle toile ! Oui, ceci eût fait la fortune d'un peintre et la réputation d'un poète ! C'étaient deux académiciens de plus. Et j'aurais, ennemi du génie, étouffé ces chefs-d'œuvre au berceau ? Non, mille fois non ; c'eût été manquer à l'art et à la confraternité littéraire.

Mais chacun son état. Je faisais mon métier d'homme

de lettres : M. de Tanlay dut remplir son devoir de préfet. Laisser mystifier un empereur et une reine, et avec eux l'Europe entière, avait bien aussi quelques inconvénients. Il y a des bavards au régiment comme partout, et les langues des cantinières ne sont pas plus engourdies que celles des nonnes. D'ailleurs, quel succès n'a pas fait d'envieux, surtout quand l'auteur est une femme. Si l'œuvre eut été brillante, la critique eut été sévère. M. le préfet eut donc raison, et d'autant mieux qu'il l'eut ici sans scandale. Faire emporter une femme aurait produit sur les spectateurs, qui ignoraient les détails, une impression fâcheuse et eut certainement mécontenté les soldats, qui tiennent à leur cantinière, comme les Turcs à leur marmite. Il s'y prit plus adroitement. Il lui dit : « Ma bonne, je ne vous chasse pas, vous pouvez rester où vous êtes, mais il me semble que vous seriez mieux ailleurs, c'est de l'air qu'il vous faut, et là vous êtes entourée et étouffée. »

Cependant la malade faisait la sourde oreille et sa compagne aussi. Alors le préfet donna ordre d'appeler un médecin. Elles ne s'attendaient pas à ce dénouement. La guérison fut immédiate, et nos deux comères s'éloignèrent au plus vite.

Le canon et bientôt la fusillade de tout le corps d'armée placé sur les hauteurs annoncent l'approche de la reine. Depuis une heure l'empereur, en uniforme de général avec un cordon bleu et l'ordre de la Jarretière, était arrivé suivi d'un nombreux état-major, parmi lequel on distinguait le maréchal Baraguay-d'Hilliers et le colonel Fleury, dans son brillant uniforme des guides. La voiture qui devait recevoir la reine était derrière la tente : on veut la faire avancer, les chevaux s'y refusent, et se cabrent à chaque mouvement qu'on essaie de leur faire faire : on les croirait ensorcelés.

On parvient enfin à découvrir qu'un gravier s'est introduit dans la boîte d'une roue. On veut l'ôter, on n'y peut réussir.

Cependant la reine approche. L'empereur a laissé sa suite. Il tourne à cheval autour de la voiture, il s'impatiente : il y avait de quoi. Les choses n'en vont pas mieux, au contraire. On détèle, on envoie chercher d'autres chevaux avec une nouvelle voiture, mais quand seront-ils prêts ? La réception allait être gâtée : le tout pour un misérable caillou. Enfin la roue cède et le gravier s'en va ; on s'empresse de réatteler et l'honneur du cocher est sauf.

Déjà le yacht royal était à quai. La reine, ses enfants, le prince Albert, des matelots à chaperon rouge, que je prenais pour des dames d'honneur, des généraux, des officiers, des valets tout brillants d'or, groupés sur ce magnifique bateau, formaient un coup-d'œil splendide.

Autre incident ! Nonobstant les mesures les mieux prises, le pont qui devait joindre le yacht royal au quai, était trop court, et voilà l'empereur s'avancant d'un côté et la reine de l'autre, séparés par un abîme. Il était trop large pour le franchir. L'eût-il été moins, il était peu convenable de voir une reine d'Angleterre entrant en France en sautant. Il fallut changer le yacht de place, et là encore ce pont véritablement périlleux, ne dépassait pas de six pouces le bord du quai. La moindre secousse pouvait envoyer à la mer et l'empereur et la reine. A quoi pourtant tiennent les pompes, les grandeurs et le repos des États ? à une petite pierre, à une planche de six pouces trop courte.

Enfin l'empereur put arriver jusqu'à la reine, l'embrasser cordialement, justement comme l'avait fait Louis-Philippe, lui offrir le bras et la conduire sous la tente, absolument comme au Tréport.